

*Le sang, le sang... là, sur la neige ; tous les parfums de l'Arabie...*

*En ces lointaines années-là, c'est ainsi qu'ébloui (mais ébloui comme prévu : « dès que le sang coule, on est tout de suite un autre homme ») le Tout-Paris du cinéma acclamait la sortie sur les écrans du film, un « film royal », écrivait Jean Cocteau, qui en attribuait tout le mérite à l'écrivain, que François Leterrier venait de tirer du roman de Giono, Un roi sans divertissement.*

*D'où vient alors qu'aujourd'hui, à la lecture du scénario, nous n'ayons d'yeux que pour le petit pan de mur bleu dont la seule vision du film nous avait jusque-là dissimulé la présence ? Nous retrouvant pour un peu dans la situation de François Truffaut qui, s'étonnant, devant Hitchcock, de l'apparition sur le visage de Daniel Gélin, dans L'Homme qui en savait trop, d'une tache bleue, « très belle, lui disait-il, mais inexpliquée », s'entendit répondre : « Cette tache bleue fait partie d'une idée qui a été amorcée mais que je n'ai jamais pu compléter. À Marrakech, au début de la poursuite, au cours d'une scène dans les souks, il se produisait une collision entre Gélin et des hommes qui font la teinture de la laine. Il se frottait à la teinture bleue, ses sandales trempaient dans le bleu, et ainsi, pendant le reste de la fuite, il laissait des traces bleues sur son passage. C'était une variante. »*

*Variante à la piste du sang, où l'on suivait du bleu au lieu de suivre du rouge, et qui fut, pour Hitchcock, un caprice sans lendemain.*

*Mais un caprice qui, avec la version cinématographique d'Un roi sans divertissement, risque bien, cette fois, d'être l'expression d'un remords. Comme si, relisant le roman, quelque vingt ans après, en vue de l'adapter, Giono le récrivait. Lui qui du thème du sang avait fait le fil rouge de son livre, du théâtre du sang la scène où se réglaient apparemment tous les comptes, on le voit maintenant travailler au bleuissement de sa palette. Une petite touche ici, une autre là (robe violette d'une servante, arabesques en bleu pâle de la neige, masse bleuâtre de la forêt, flammes bleues du punch), et qui sont comme autant de repentirs. D'infimes corrections de route, destinées à nous amener progressivement à ce qu'il ne faut pas craindre d'appeler la grande scène du bleu.*

*C'est à la fin. Nuit de Noël. Clara a préparé une petite fête. Quand rentre Langlois, elle est habillée comme une dame, et la table est dressée.*

*Clara s'écarte de la table et découvre un magnifique surtout qu'elle vient d'installer entre les deux couverts qui se font face.*

*C'est un objet de toute beauté en verre bleu turquoise terminé par une coupe en fleur de lotus. La lumière, à contre-jour, fait ressortir par transparence la couleur et la forme.*

*Le surtout avec ses trois étages est comme un arbre. Il doit occuper le centre de l'écran. On s'en*

*rapprochera pour l'avoir en gros plan quand Langlois dira : « C'est très beau ».*

*Un objet lui fait signe, qui a quelque chose à lui dire. Et cet objet est bleu, et cet objet a la forme d'un arbre. Lorsqu'on annoncera la disparition de la petite Dorothee, Langlois n'aura qu'un mot : « Je sais où elle est. » Et, aussitôt, il dirigera ses pas vers le hêtre. Séquence 76 : « Langlois dans le fayard. Lumière bleutée turquoise. » Le hêtre a pris la couleur de l'objet de verre. Marqué de rouge par les forestiers sur la carte du canton, « le plus beau fayard de la commune » n'est plus qu'un arbre bleu quand on y monte enfin. Et plus qu'un arbre, un piège de lumière, comme une sorte d'aurore boréale, de papillonnement irisé où le regard soudain perdrait jusqu'à la mémoire de ces fleurs de sang qui faisaient encore sa joie, il n'y a pas si longtemps.*

*Rien de tout cela (est-il besoin de le préciser ?) ne passe dans le film de François Leterrier, qui ne suit, sur ce chapitre, aucune des indications du scénariste, et où le milieu de table, en particulier, est un simple ornement de verre blanc. D'une banalité qui suffit à elle seule à expliquer qu'un an avant sa mort, et à l'occasion d'une chronique qu'il fait paraître dans Le Dauphiné libéré (numéro du 2 mars 1969), Giono choisisse d'en évoquer le souvenir en des termes qui se rapportent moins au film lui-même qu'à la version tout idéale qu'il en avait fixée sur le papier en 1962. Comme si c'était à lui, finalement, beaucoup plus qu'à Langlois, que*

*l'admirable surtout de verre bleu, haut maintenant  
« de presque un demi-mètre », le temps qui passe  
est une puissante loupe, avait voulu une dernière  
fois s'adresser. Tant de choses encore à lui dire,  
d'histoires à lui conter. Une foule d'histoires, plus  
belles, « plus divertissantes les unes que les autres ».*

*Il est pour chacun de certaines couleurs qui sont  
ainsi de vraies Golcondes. On y remue, y ramasse  
à la pelle.*

*Telle est l'excuse de ce livre.*